

Chapitre 1 : le monde est-il une marchandise ?

Jappe pose d'abord un constat :

- contrairement à ce qu'on entend dire, ce n'est pas la « fin de l'histoire », ce qui sous-entend qu'un nouvel ordre politique, encore inconnu, est possible ;
- qu'après un siècle d'évolution sociale, nous sommes dans une phase de régression.

Une simple critique morale est insuffisante (« ne pas tout soumettre à l'argent », « penser aussi au reste » p.10).

De plus, il y a un sentiment d'inefficacité dans les mouvements contestataires eux-mêmes : on cherche le concret et l'efficacité à tout prix, mais la machine s'en accommode et continue à fonctionner.

D'où le besoin d'analyser plus rigoureusement comment cela fonctionne : « la nécessité d'explications plus profondes se fait sentir » (p.10)

Pour cela il faut repenser la *marchandise*, décrite comme « cellule germinale » de toute la société moderne (c'est-à-dire son fondement, ce à partir de quoi tout le reste est issu). Mais ce n'est pas parce qu'elle est au *principe* de la société qu'elle est pour autant « naturelle » (p.11).

Ce sont là des expressions de Marx. Car le premier outil proposé par Jappe est « scientifique » : c'est la relecture des œuvres de Marx. Pour penser la marchandise, écrit-il p.10, « il est inévitable de reprendre en main les œuvres de Marx ».

Première notion importante : la *marchandise* (qui est analysée dès le début du chapitre 2).

Marx nous apprend « qu'à cause de sa structure de base, elle rend impossible toute société consciente. Qu'elle pousse nécessairement les individus à travailler toujours plus en ôtant en même temps le travail à tout le monde. Qu'elle contient une dynamique interne qui ne peut que mener à une crise finale. Qu'elle donne lieu à un "fétichisme de la marchandise" qui crée un monde à l'envers... »

- mais on ne sait pas encore, à ce stade, ce qu'est une « société consciente », ni ce que signifie cette « crise finale » ni même ce qu'est le « fétichisme de la marchandise ».

Mais Jappe nous rassure : « Celui qui prend la peine de suivre ses raisonnements parfois difficiles y trouvera nombre d'illuminations surprenantes sur le travail, l'argent, l'État, la communauté humaine et la crise du capitalisme. » (p.11)

C'est une critique des « catégories de base » du capitalisme : marchandise, le travail abstrait, la valeur, l'argent, le fétichisme de la marchandise.

S'ensuit un éclaircissement sur la place de Marx dans la réflexion de la Critique de la valeur.

- ne pas se servir de Marx pour une *théorie de modernisation* (le mythe d'un progrès infini). C'est ce qui été utilisé par les « marxistes traditionnels », les communistes, les léninistes, les sociaux-démocrates, les tiers-mondistes, les socialistes, notamment dans les pays dits « sous-développés » pour prôner leur développement. Ce développement devait se faire selon des principes de répartition de « l'argent, de la marchandise, de la valeur », alors qu'il faut remettre en cause ces notions mêmes. Tout cela n'a contribué qu'à un « développement de la société marchande » (p.12).

C'est un autre Marx qui intéresse la Critique de la valeur : le Marx qui critique les fondements mêmes de la modernité capitaliste. Cette partie de l'œuvre de Marx a été occultée.

D'où l'expression du « double Marx », le Marx *exotérique* et le Marx *ésotérique*.

Exotérique « se dit d'une doctrine que l'on peut enseigner ouvertement sous une forme accessible au grand public. » C'est le Marx « que tout le monde connaît », le « dissident du libéralisme politique » (Jappe cite Kurz), le « représentant des Lumières qui voulait perfectionner la société industrielle du travail sous la direction du travail » (p.12).

Le Marx ésotérique (se dit d'une doctrine qui se transmet oralement, réservée donc à ceux qui écoutent et entendent...) est celui qui « vise au-delà de la civilisation capitaliste » en « critiquant les catégories de base ».

Jappe critique alors le keynesianisme et la pauvreté des réflexions des milieux contestataires qui entraînent souvent l'acceptation du réformisme comme pis-aller, faute notamment de pousser plus loin la pensée critique (il faut déjà concevoir le changement pour pouvoir l'envisager pratiquement – la *praxis* : l'action ordonnée en vue d'un résultat).

« Se dégager de plus d'un siècle d'interprétations *marxistes* est une première condition pour relire l'œuvre *marxienne*. » (p.14-5)

Même si Jappe reconnaît qu'une « bonne partie de l'œuvre de Marx est dépassée ».

Mais ce n'est pas seulement à Marx que Jappe se réfère. Il cite trois auteurs importants qui ont posé les bases de la critique du fétichisme et de l'économie :

Émile Durkheim (1858-1917), fondateur de la sociologie,

Marcel Mauss (1872-1950), qui est le « père de l'anthropologie »,

Karl Polanyi (1886-1954) qui est moins connu, historien et économiste hongrois.

C'est donc dans une perspective pluridisciplinaire que se pose la Critique.

La notion de « valeur », pour Jappe, embrasse l'ensemble des autres notions (la race, le gender, la démocratie, le langage, etc) : c'est une « forme sociale totale ». C'est cela que nous vérifierons.

« On peut lire ce livre à deux niveaux », nous dit Jappe : comme une théorie de la critique de la marchandise et du fétichisme (c'est ce que nous ferons) et comme une porte d'entrée et un annuaire pour le mouvement Critique de la valeur.

Deux citations marquantes (déjà évoquées) :

« Il ne faut pas un grand effort mental pour demander une distribution différente de l'argent ou davantage d'emplois. Il est infiniment plus difficile de se critiquer soi-même en tant que sujet qui travaille et qui gagne de l'argent. » (p.21)

« La critique de la valeur est une critique du monde qui ne permet pas d'accuser de tous les maux du monde "les multinationales" ou "les économistes néolibéraux" pour continuer sa propre existence personnelle dans les catégories de l'argent et du travail sans oser les mettre en question par crainte de ne plus paraître "raisonnable". » (p.22)